

UNE TOURNEE DANS LA NEIGE

UN PROJET DE FILM DOCUMENTAIRE 90 MN

D'Hélène MARINI



RESUME

Qu'est devenu le facteur à qui, en campagne, avec l'instituteur et le curé, on réservait une assiette du cochon que l'on venait d'abattre? Qu'a-t-il à voir avec ces « petits jeunes qui changent tout le temps » que les usagers voient défiler sans pouvoir mémoriser leur visage ou leur nom ? Recrutés en CDD, au bout de 7 contrats on les met sur « liste noire » car l'entreprise craint les requalifications en CDI aux Prudhommes...

L'imagerie du facteur, elle, survit encore, avec ses plaisantes incarnations à la télé ou au cinéma. Elles occultent la cruauté du réel social : le Groupe La Poste « rationalise » violemment les procédures d'un métier auquel elle ne croit plus, poussant certains au suicide. Mais pourtant, face à cet éternel présent des êtres interchangeables qui est un rêve totalitaire, le Temps résiste encore. Il y a des saisons. Il y a une tournée, qui est comme un cycle, éternellement recommencé. La neige ralentit encore le travail : la vie, aussi dure soit-elle, est là. Pour peu que l'on prenne le temps de regarder les visages de ceux dont l'on voudrait faire de vagues « fantômes sociaux ». Et qu'avec force on fasse le portrait de quelques êtres dont l'humanité, seul ou en solidarité résiste. En lutte avec eux-mêmes, en lutte avec les autres, en lutte avec le grand froid de leurs peurs et de leurs égoïsmes. Qui sont aussi les nôtres.

NOTE D'INTENTION

La tournée du facteur, c'est à la fois un temps et un espace. C'est donc du cinéma et c'est pourquoi il y a tant de facteurs dans les films. Mais c'est un temps particulier, un temps du cycle, où l'on revoit, tous les jours, les mêmes visages. Et puis tout à coup le facteur s'aperçoit que le Temps a passé: les visages ont vieilli, soi-même, on arrive à la retraite... on distribue le nouveau calendrier, on y contemple les saisons à venir, ce sont les mêmes mais les images sont différentes, c'est encore une année qui va passer...

Il y a une sorte d'affaire "France Télécom" à La Poste, et c'est logique puisque les deux entreprises sont soeurs jumelles, qui sont passées du service public au statut de Société anonyme. 200 suicides y ont eu lieu, selon certains syndicats, l'entreprise annonçant un "grand dialogue" en 2012 sur la souffrance au travail. En 2013, la mort continue à faire parler d'elle dans l'entreprise. A partir de là, on imagine sans difficulté ce que serait un film sur les risques psycho-sociaux à La Poste. Il suffit de l'évoquer pour voir surgir ces images, ces émissions que nous avons tous vues un jour sur le management par le stress, les harcèlements, les protocoles de travail méticuleusement réglés, absurdes, qui vident le travail de son sens... Pourtant, dans ce travail d'imagination que chacun de nous peut entreprendre, quelque chose résiste quand il s'agit de La Poste. Une incrédulité. Car lorsque c'est le facteur que l'on transforme en « agent moderne et productif », c'est à la fois une réalité, des gens et du travail, que l'on détruit, mais aussi tout un imaginaire de l'échange et du lien social. Le facteur n'est pas pour rien, avec le boulanger et le pompier, la figure la plus aimée des Français. La chanson de Bourvil « Tiens, voilà l'facteur », un épisode de « Bonne nuit les petits », le facteur dans « Jour de fête », de Tati, et plus récemment le film de Dany Boon... Ils sont nombreux, ces personnages, à venir chercher en nous une part d'enfance, et à la trouver. Tout cet univers, chacun de nous le porte en lui, comme un refuge précieux contre le stress et les injonction de « normalisation ». La Poste le sait, qui s'en sert encore dans sa communication...

Mythologies du lien et du "Service Public" encore prégnantes, encore vivantes en nous, contre la dureté des rapports sociaux, démythifiés au point de perdre leur sens, tel sera nécessairement le champ de forces du film. Ce n'est pas pour rien que La Poste et les syndicats ont entamé une guerre jamais vue dont l'enjeu est en premier lieu la simple *description du réel* de l'entreprise... Mais ce champ de forces, c'est aussi, plus subtilement, ce qui traverse chacun d'entre nous, car tous nous sommes "usagers" de ce qui nous est un bien commun. Certes, nous ne tuons pas le cochon comme les anciens paysans, en gardant sous le coude une assiette pour le facteur, le curé et l'instituteur... Mais tous, nous savons que ce que nous faisons circuler entre nous au moyen du courrier, c'est plus ou autre chose que des messages...

Entre mythes et réalités, le film ne cherchera pas la confrontation ou le choc: il sera au contraire un

tissage. A la fois avec et contre les images toutes faites, il prendra le chemin du portrait. Et, qu'il s'agisse de syndicalistes en lutte, de cadres dirigeants, de précaires ou d'"usagers" en campagne, c'est à l'intérieur des différentes personnes croisées qu'il ira chercher cette déchirure entre l'imaginaire et le réel. Entre ce que l'on croit vivre et ce que l'on vit. Entre ce que l'on sait et ce que l'on ne veut pas savoir. Entre ce que l'on voudrait incarner et ce que l'espace social nous autorise à être.

Récemment, Pierre Rosanvallon a lancé une expérience: rendre visibles les "invisibles". C'est-à-dire pas nécessairement les exclus ou les plus pauvres. Mais chacun d'entre nous qui formons société ensemble, et dont l'existence ne correspond pas forcément à ce qu'en racontent les représentations. Je pense qu'un film documentaire, s'il veut traiter d'une quelconque question sociale, est nécessairement confronté à cette question des représentations et de l'invisibilité. Mais qu'il doit le faire en interrogeant avant tout, et parfois mine de rien, le *travail du regard*. *Il faut être deux pour ne pas voir*. Pourquoi ne voyons-nous pas certaines réalités qui sont sous nos yeux? Pourquoi leur préférons-nous des représentations et des clichés? Et au-delà: Que savons nous que nous ne voulons pas savoir? Que voyons nous que nous ne voulons pas voir?

Le film que je me propose de faire a donc une ambition à la fois simple et ample: traiter de la disparition programmée du facteur telle qu'elle secoue silencieusement la société, entre le dit et le non-dit, le visible et l'invisible. Il s'agira de tisser ensemble les phases de combat, de renoncement, la peur de prendre le risque de parler, ou la brusque envie de confiance, telles qu'elles traverseront différentes personnes ayant travaillé ou travaillant pour La Poste en un territoire donné, la Haute-Loire et la région de Saint-Etienne. Les facteurs d'autrefois y croiseront ceux d'aujourd'hui. Aux visages qui se montrent fièrement, heureux de leur métier et de leur vie, ou de leur lutte et de leur révolte, répondront ceux qui se cachent, au contraire, pour pouvoir dire les paroles de souffrance hésitante, les paroles illégitimes qu'ils ont à dire. Les paroles dangereuses aussi, car de plus en plus dans le monde du travail, les "clauses de confidentialité" encadrent la parole. *Il faut être deux pour ne pas voir, ne pas entendre, mais parfois on est trois*. Si le "devoir de réserve" administratif auquel est toujours soumis le facteur-fonctionnaire n'est plus guère invoqué, j'ai été saisie par la façon dont règne l'auto-censure. Comme un tiers invisible, l'entreprise est là et avec elle la menace d'en être exclu. Parfois, c'est même la société toute entière qui apparaît comme devoir sanctionner "celui qui fait des histoires" en s'exprimant.

Je ne sais pas exactement quels seront les moments incarnés que je filmerai, car un scénario documentaire n'est... qu'un scénario documentaire, et certainement pas le film lui-même. Mais je peux prévoir qu'il y aura 3 fils:

- les luttes sociales désenchantées mais ardentes, fraternelles, au centre de tri de Saint-Etienne qui va fermer, et qui est devenu un enjeu électoral pour les municipales.
- les luttes de communication entre syndicat et Direction autour des enjeux de la souffrance au travail, judiciairisées, dont je ne sais pas encore jusqu'où elles vont aller. A qui produira l'imagerie sociale la plus forte, la plus efficace. Oscillant entre cri et silence. Troublant, tourmentant aussi,

tout le monde. Car si elles sont devenues un enjeu de lutte pour les syndicats, elles sont aussi le signe de leur échec. De quelle lutte sociale parle-t-on quand l'absence de collectif, la solitude est telle, que c'est dans la dépression ou le suicide que vient se loger la résistance?

- le troisième fil, ce sera celui du quotidien plus ordinaire des facteurs, précaires ou titulaires; la façon dont ils tentent de vivre dans cette aventure profonde du temps long. Il faudra faire vivre ce cycle des saisons et des générations, où vient s'inscrire la violence d'une béance: entre les facteurs qu'on pousse vers la retraite prématurée et ceux qu'on attrape à la sortie de l'adolescence pour les balancer dans l'éternel présent de la précarité, il y a ce grand vide de l'absence de transmission du métier, de la rupture dans la succession des générations. Et, avec cette invisible catastrophe, comme une suspension du Temps...

Dans le scénario du film, j'ai voulu articuler ces trois dimensions sans céder aux facilités d'un discours tout fait: je le souhaite cousu comme un patchwork, alternant les climats et les personnages, les puissants et les sans-grade, les méditatifs et les actifs... le cocasse des communications d'entreprise, les coq à l'âne entre tous les objets familiers qui nous racontent la Poste, du calendrier à la Marianne verte ou rouge qui orne nos timbre, et la façon dont ils deviennent des enjeux de lutte féroces...

Quelles que soient les surprises du tournage, je voudrais garder ce mélange de ton, dans lequel on puisse passer d'une certaine nonchalance à la gravité, du charme désuet d'archives souriantes, au couperet des réductions d'effectifs. Ou à l'inverse du malaise des décisions d'entreprises prises d'en haut, des vies abimées, au charme d'un moment de tournée heureuse... ou d'une phrase d'humour, élégance qui combat efficacement le désespoir... A la façon dont Agnès Varda avait réussi la prouesse de nous peindre, dans "les Glaneurs et la Glaneuse", les logiques de notre monde en préservant la singularité de ceux qu'elle filmait, et une grande fantaisie de ton. Le climat du film sera pourtant au final bien différent, car il comportera une dimension tragique et intimement politique: comme un fil rouge un peu lâche, apparaîtra et disparaîtra de loin en loin un geste individuel énigmatique, le suicide de Pauline, une jeune précaire de 21 ans. Il ne pourra être mis en récit collectif.

Il viendra questionner le temps du film comme il aura brutalisé le cycle de la vie, car il sera celui d'un être jeune. Il interpellera de loin en loin chacun des acteurs du film, aussi éloignés soient-ils. Il les, il nous obligera tout à coup à revenir en arrière, à sortir de l'immédiateté des combats pour réfléchir. Sollicitant les mémoires: vous souvenez-vous de son visage? Elle était venue en été, puis elle était revenue en hiver, c'était son deuxième contrat... Vous souvenez vous de ce jour là? Quelqu'un l'avait-t-il vue au centre de tri? Quelqu'un lui avait-il proposé son aide lorsqu'elle s'était perdue dans la neige? Au-delà de sa jeunesse tragiquement détruite, c'est le peu de traces qu'elle aura laissées qui nous saisira peu à peu. Nous révélant l'inhumanité ordinaire des rapports sociaux, bien plus que ne le ferait une spectaculaire affaire de harcèlement. Chez les uns et les autres, une mémoire ténue réapparaîtra, qui aura le pouvoir à la fois de montrer et de briser l'indifférence de ce mouvement accéléré du Temps de la "productivité". Où le cycle, retour rassurant du même, est devenu fou, qui change ses humains à chaque saison, sacrifiant, renvoyant au néant social chaque année son lot victimes. Les "recyclant" ailleurs, dans d'autres boulots précaires. En perdant certains en chemin...

Comme la fermière sur sa tournée, nous nous rendrons compte avec effarement que nous aussi, nous aurions pu rencontrer Pauline. Et, plus vite encore qu'elle, l'oublier. Comme nous oublions les visages des jeunes qui remplissent nos coffres aux supermarchés "drive in", ou nous livrent une pizza entre deux portes. Nous nous demanderons intimement, sans le formuler tout à fait sans doute, si nous aurions eu la même lâcheté, elle aussi ordinaire, que ses collègues facteurs qui refusent de témoigner. Si nous nous serions comme eux dédouanés de toute responsabilité, de toute fraternité dans sa mort...

SYNOPSIS DEVELOPPE

1 – Prologue : Mireille

L'horloge est là, accrochée au mur, avec le petit logo de La Poste. Sur la table, il y a les vêtements jaunes et bleus. Une femme alerte d'une soixantaine d'années, Mireille, leur enlève minutieusement les sigles « La Poste ». Ainsi rendus « au civil », elle aura encore le droit de les porter.



La voiture avance dans le vent et la neige.

Je refais avec Mireille sa dernière tournée, celle qu'elle faisait encore il y a un an, quand elle a pris sa retraite. La tournée du Mont Mouchet, 100km sur le plateau de la Margeride. Âpre, hostile, belle.

On parle un peu. De la solitude du facteur. C'est un métier de contact, et d'un autre côté, c'est un métier solitaire. On ne fait que passer.

Les gens la reconnaissent. Elle les a rencontrés il y a bien longtemps, quand elle est venue s'installer ici, c'était sa première tournée. Elle l'a quittée parce qu'elle en avait assez de voir toujours les mêmes visages, elle voulait changer. Les gens ne comprenaient pas forcément qu'elle veuille les quitter. Eux, ils avaient pris l'habitude que ça soit elle qui vienne. En campagne on s'attache. Elle ne sait pas pourquoi elle est revenue, elle a voulu reprendre cette tournée-là à la fin, les dernières années, comme on revient sur ses pas. Elle a revu les mêmes visages vingt ans après... Et maintenant elle a pris sa retraite, elle a arrêté. C'est comme ça, la vie passe.

Ces visages de la tournée de Mireille, je les filme, rapidement croqués, le temps d'un bonjour-au revoir, ce sont souvent des gens âgés, avec chacun une présence. A certains, je demande: cet autre facteur, est-ce que vous vous y êtes habitués? Oui, peut-être, mais ça change tout le temps. C'est des jeunes, ils sont bien gentils, mais on les change tout le temps alors on n'a pas le temps de s'habituer...

Chez Mireille, il y a son mari, agriculteur, un beau regard, un sourire solaire. Dans leur quarante ans de vie commune, les temps de neige c'était les temps durs pour sa femme, avec des dépassements horaires sur la tournée. Les temps de neige, c'était le temps du repos pour lui, l'agriculteur. A la maison, devant le feu. C'est un croisement de saisons, le couple agriculteur/fonctionnaire, un couple comme il y en a beaucoup en campagne : l'assurance du salaire et de l'emploi de l'un vient compenser l'imprévisibilité du travail et des revenus de l'autre, qui dépend tellement du temps, du soleil, de la pluie et du vent...

Dans la maison de Mireille il y a une cuisine, entièrement détruite. C'était celle qu'elle avait fait construire pour son fils victime d'une maladie progressivement invalidante. Qui a fini par le tuer. Alors elle n'en veut plus, de cette cuisine aménagée pour handicapé. Il faut la refaire, tourner la page. Le temps passe mais quand c'est son enfant qui meurt avant soi, il passe un peu à l'envers le Temps. Il est détraqué.

Mireille est fonctionnaire, fille de fonctionnaire, petite-fille de facteur. Il y a une chose qu'elle tient à me dire, particulièrement. La Poste lui a tout donné : la sécurité, une écoute et des jours de congé pour accompagner la maladie de son fils, un soutien qui n'a jamais failli. La Poste, cela a été pour elle la « main qui nourrit ».

Marie-Hélène, c'était sa chef. C'est elle qui lui a offert, en cadeau de départ, l'horloge blanche et jaune de la Poste accrochée chez elle, trop grande pour le mur. Il y a une semaine elle s'est suicidée. La CPAM a diagnostiqué un burn out. L'enquête de l'inspection du travail dira s'il y a

responsabilité de l'entreprise. Mireille, elle comprend que la famille de Marie-Hélène ait des choses à dire contre la Poste, mais pas elle. Elle sait bien qu'il y a des choses qui ne vont pas. Elle sait, mais elle ne veut pas savoir. Elle fait une comparaison saisissante, au point que je me demande tout d'abord si je l'ai bien comprise, si je l'ai bien entendue : « c'est comme pour mon fils ». « Comme pour votre fils ? » « Je sais bien que les médecins l'ont « laissé mourir » à la fin. Je sais et en même temps je ne sais pas. Je ne veux pas savoir. » Pour la Poste, c'est pareil, elle a décidé qu'elle refusera de savoir ce qui disparaît, ce qui meurt. Parce qu'à la fin, elle sera loyale elle ne « mordra pas la main qui l'a nourrie toutes ces années »...



2 – Gérald, un portrait sans visage



La neige encore. Encore une tournée. Comme si le temps s'était arrêté. Des images de route, en caméra subjective. On est ailleurs et aussi, un peu, au même endroit. En montagne . En Auvergne, encore. Une voix d'homme, belle, rauque, accompagne le surgissement d'un village. « Craponne sur Arzon. C'est spécial Craponne sur Arzon. C'est quelque chose. On m'appelle un jour à 6 heures du mat, c'était pour venir le jour même, un jour de neige, un remplacement « Pourquoi vous m'appellez moi ? » « parce qu'on m'a dit que vous prenez tout, vous refusez jamais rien. » « C'est vrai, j'ai deux gosses, j'ai jamais refusé un boulot. Mais cette tournée personne n'en veut ? » « Personne n'en veut. » « A quel tarif ? » Je négocie mes heures de trajet, une indemnité, et je viens faire le boulot. Au début, c'est très très dur. Je me perds. Peur de rester comme ça dans la neige. Un facteur vient m'aider. Première semaine, je me dis que je vais craquer, que j'y arriverai jamais. A la fin, tu t'accroches, t'y arrives. J'aimais bien, même s'il faisait froid. J'aimais l'indépendance du boulot : on est responsable de sa tournée, on est son propre maître. Je l'ai faite six semaines. Je la maîtrisais bien la tournée. A la fin c'était « au-revoir, merci monsieur.» Et puis j'ai remplacé une factrice, j'apprends qu'elle prolonge son arrêt maladie, mais là on me dit c'est fini pour toi. Et à ma place on prend un jeune qui débute, qui connaît pas le métier. Je suis devenu fou. Je comprenais rien. »

Un appartement, modeste, style HLM. Un blouson accroché au porte-manteau. Des affiches de chanteurs au mur.

De Gérald, je ne peux pas filmer le visage. Je ne peux pas filmer non plus la veste de facteur, parce qu'il ne l'a plus. Je peux filmer les mains, qui aiment rouler des cigarettes, je peux filmer des fragments de très, de trop près : un œil, une bouche. Ou une silhouette, de très, de trop loin. Je peux faire un portrait chinois : s'il était chanteur, il serait Manu Chao ou M, dont il a accroché les

photos au mur... je peux filmer, peut-être, une photo de ses enfants... Je peux filmer son scooter, qui est tombé en panne quand il travaillait à La Poste. Comment représente-t-on quelqu'un ? Rien ne remplace le visage.



Il a peur. Peur d'être reconnu comme dans ces films où on voit parler des repentis de la mafia, ou des gens qui ont été abusés dans l'enfance. Il faudrait le flouter ce visage, l'effacer une deuxième fois, après qu'il l'a été par La Poste. Je regarde ce que cela fait, son visage flouté. Ou le mien, ou celui de n'importe qui : c'est la même chose... Des pixels de chair humaine. De la neige de chair humaine, comme dans le poste télé quand il n'y a plus de programme. Tout ce qu'on veut sauf une présence. La voix, elle, est là pleinement, dense, qui veut dire la colère, qui enrage de tristesse. S'il montrait le visage de cette colère, ça pourrait lui coûter cher. « c'est tout petit le Puy, c'est comme un village. C'est pas seulement à La Poste que je retrouverais plus de travail, t'es catalogué emmerdeur, celui qui fait des histoires... c'est spécial Le Puy ». Pour éviter l'exclusion du marché du travail, il s'est exclu lui-même de l'image. Il s'est effacé. A la place, il me parle d'autres images, celles qu'il a vues à la télé.

« Le dernier jour de mon dernier contrat, je m'en souviendrai toujours, je suis rentré chez moi. J'allume la télé, les infos TF1. Je tombe sur ça : Claire Chazal qui présente le sujet « facteurs de France ».

Sur ces images, accompagnées en sourdine du commentaire lénifiant du journaliste, j'entends le tranchant de Gérald, tout à coup plein d'un humour corrosif, communicatif... il donne vie comme un bonimenteur à ces images convenues. «C'est le facteur et la factrice. Il sont mariés, ils s'aiment, ils se racontent leur tournée le soir au coin du feu. Ils échangent les nouvelles des uns et des autres auxquels ils ont rendu des petits services : apporté le pain au petit vieux, tapé sur l'épaule du Jean-Paul, fait la bise à la Paulette. Leur vie, elle est magnifique, elle est idéale...»

Tout à coup qu'il quitte l'humour, pris malgré lui par les émotions tendres de ces images. Sérieux, rêveur, honnête. « *Attention je me moque pas, ils ont de la chance. C'est bien, c'est beau. Je les envie.* ». Images de solidarité villageoise, de vie conjugale éternelle et paisible...

Un jour il a vu aux infos autre chose que cela : l'histoire de « la factrice aux 574 CDD », qui avait obtenu une belle victoire contre la Poste : une bonne indemnité, un CDI et son ancienneté reconnue. Il en a tiré une certaine joie. Il ne savait pas que son histoire à lui faisait partie de la réponse mise en place par la Poste à ce personnage dérangeant qui avait surgi sur les écrans, la factrice exploitée, éternellement précaire. Image qui avait coûté cher en argent et en communication à l'entreprise, déclenchant une vague de plaintes et de requalifications aux prud'hommes de la part de tous ceux qui n'avaient jusque là pas osé parler. Désormais, pour éviter les contentieux, la Poste place les précaires qui ont effectué plus de 7 CDD sur liste noire : ils sont éjectés automatiquement du système de recrutement, afin de ne plus prendre de risque légal. Comme Gérald, tous les précaires sont virés quand ils sont devenus bons. Mais il ne sait pas cela. Il n'a juste rien compris à ce qui lui arrivait. Longtemps, il s'est demandé ce qui clochait chez lui.

3 – Pascale, le silence et la parole

Le visage d'une femme d'une quarantaine d'années, la clope au bec, dynamique, rebelle. C'est grâce à elle, Pascale, déléguée CGT du Puy, que j'ai rencontré Gérald, et puis aussi Madeleine, qui avait cumulé pas mal de CDD sur une dizaine d'années. Pascale la représentait aux prud'hommes avec toutes les chances de gagner. Madeleine avait insisté pour témoigner. Elle trouvait ça important. Avec deux enfants, elle se trouvait en chômage en fin de droits. Elle parlait lentement, calmement, avec de longs arrêts. Toujours comme au bord du silence. Elle baissait le regard, et à de rares moments, le relevait pour me regarder bien en face. Je comprenais qu'elle était entre la dépression et le combat qui lui redonnait l'estime d'elle-même. Elle rêvait que son fils fasse plus tard du droit, même si celui-ci parlait plutôt d'être gendarme. Je l'avais filmée pendant une heure.

Un mail, sur un écran d'ordinateur. La voix de Pascale.

« Bonjour Hélène.

La Poste semble ne pas vouloir aller jusqu'au procès, car un accord de conciliation nous a été proposé par l'avocat de la Poste : un CDI à temps complet, avec une reprise d'ancienneté égale au jour près au nombre de jours travaillés. Cet accord n'est pas encore finalisé bien sûr mais la Poste le fait précéder d'un accord de confidentialité.

Très concrètement, cela signifie que le témoignage de Madeleine ne pourra pas faire partie de ton documentaire.

Je te remercie de ne pas compromettre son avenir ni bien sûr celui de la CGT car la Poste n'hésitera pas à nous traîner conjointement devant le tribunal en cas de non respect de cet accord.

Bien cordialement.... ».

Alors Pascale et moi, on est face à face, et je lui demande: il n'y a presque plus de luttes collectives, tant les gens sont isolés par les stratégies des entreprises, pris dans des situations de plus en plus individuelles, des situations où, sans aller jusqu'au suicide, le risque d'exclusion, de ne se sentir « nulle part », est très fort. Elle le sait bien, ils ne se syndiquent pas, ne viennent voir les syndicats que quand ils ont un problème. Et, même si c'est peut-être la seule chose à faire pour aider les gens, en acceptant de signer pour leur compte des clauses de confidentialité, est-ce que les syndicats ne valident pas le silence et la solitude des gens?



Finalement, qu'est-ce qu'il reste des luttes syndicales ? Les modes traditionnels d'action sont en perte de vitesse : grève, manifestations... au profit d'une judiciarisation et des missions d'expertise « psycho-sociale » qui se multiplient dans l'entreprise pour freiner les restructurations massives. Et puis, aussi, une guerre de communication, récente autour des suicides dans l'entreprise, qui rappelle un peu l'affaire France Télécom. Plus de 200 suicides, selon le syndicat Sud.

Pascale n'a pas de réponse, mais elle a des nostalgies, celle de son premier patron au bureau de poste qui lui avait déclaré : « moi, ce que je veux, c'est que tout le monde soit content de venir au boulot ». Ça paraît si loin... C'est devenu impossible même de penser une chose pareille. Dans cette dureté, elle me parle de la place difficile du cadre de proximité, elle en a été une, elle sait ce que c'est : entre le marteau et l'enclume. Marie-Hélène, la chef de Mireille qui s'est suicidée à Langeac, elle se représente bien son quotidien : faire tourner le bureau sans avoir les moyens de le faire, avec de moins en moins de gens, alors mettre la pression sur tout le monde, mais aussi combler soi-même les manques, décharger les camions, rester au bureau jusqu'à pas d'heure... Elle parle du temps qu'elle a mis à faire le tract sur ce suicide. Une semaine. Elle se faisait violence pour aller vite, elle savait que dans les médias, on lui dirait qu'une semaine c'était déjà trop, une actu plus tout à fait fraîche. Mais il fallait le temps d'encaisser la nouvelle. Et de surmonter le contrecoup, le sentiment de découragement, d'échec : « pourquoi cette femme n'est-elle pas venue voir un syndicat si ça n'allait pas ? A quoi on sert, nous ? »

Plus tard, j'ai eu au téléphone le frère de Marie-Hélène, il me dit qu'il veut parler mais qu'il ne sait pas s'il doit. Ce qu'il veut, c'est obtenir des indemnités pour l'enfant qu'elle laisse, seul au monde. Son neveu. Alors il verra ça avec son avocat. Que le suicide soit reconnu comme accident du travail. Sa sœur n'a pas laissé de message, mais elle s'est pendue sur son lieu de travail, c'est une forme de message, non ?

Entre silence et cri. Entre étouffement et sur-médiatisation, entre solitude et adresse aux autres...
Des voix se mêlent, chuchotent des lettres d'adieu...

Un homme, un cadre : « Ne voyant comment sortir de la situation qui s'aggrave de jour en jour, j'ai décidé de mettre fin à mes jours. Mon activité professionnelle est la première cause ; elle m'a broyé, englouti au point de ne voir aucune issue pour en réchapper ». Une guichetière : « ma raison de vivre est devenue ma raison de mourir... Une autre voix s'impose : « Je considère que la hiérarchie de la Poste est à l'origine de ma perte de repères, de la remise en cause de valeurs profondes sur lesquelles j'avais construit ma vie... et que nous essayons de transmettre à nos enfants. Le respect de l'autre, le respect de la parole donnée... Expliquer les faux pas, aider à ne pas les reproduire, accepter le droit à l'erreur, redonner une chance, faire confiance (tout en contrôlant, mais de manière humaine), aider l'autre à s'épanouir, à grandir. Bien sûr, ma hiérarchie postale n'est pas la cause de cette remise en question de tous ces principes que j'avais faits miens et sur lesquels j'avais bâti ma vie, la vie de notre famille... Mais une chose en a entraîné une autre, et de remise en question en remise en question, de doute en doute... Enfin, ces responsables hiérarchiques jusqu'au plus haut niveau sont coupables, à mes yeux, d'avoir développé, ou pire encore, laissé se développer des méthodes de gestion des hommes et des femmes indignes, et ayant fait la preuve depuis bien longtemps dans d'autres pays ou d'autres entreprises, de leur inutilité ou de leur dangerosité ».

4 – Jeannot : le Rouge et le Vert



Des plaques de rue... A Saint-Etienne, si l'on marche un peu, non loin de la « rue de la franche amitié », on arrive sur « la rue des mutilés du travail ». A Saint-Etienne, le peuple a une « place », et l'Europe n'est qu'un « passage »... Saint-Etienne, c'est très différent du Puy, où Nicolas Sarkozy était jadis allé célébrer les « racines chrétiennes de la France ». C'est une grande ville ouvrière. Les mines, et puis Michelin. La deuxième Bourse du Travail de France après Limoges.

Pour comprendre quelque chose à Saint-Etienne, il vaut mieux ne pas être daltonien, parce qu'ici on a une tendresse à la fois pour le vert du drapeau de club de foot et pour le rouge du drapeau militant.

Christian, casquette de prolo sur l'oreille, me parle avec gourmandise et la joie du combat de leur lutte pour conserver le centre de tri de Saint-Etienne, qui doit fermer en 2014. Le suicide, il prend ça avec de pincettes. Pour lui, c'est le contraire de la culture militante, qui est faite de combat et de force... c'est même quelque chose qu'il ne comprend pas, par tempérament, toujours, on doit lutter, non ? Je comprends que pour lui, il est même inconcevable qu'un militant se tue...

Au centre de tri, la parole circule. C'est un centre à taille humaine, l'ambiance est sympa. Les visages sont sérieux, parfois rieurs. Il y a le goût et l'excitation de la lutte, même si elle est inégale. Max, un trieur, a un beau visage, calme : on sent que c'est quelqu'un de la nuit, il aime travailler à ce moment-là parce qu'il n'y a pas les chefs... Il aime aussi, bizarrement, l'ambiance depuis l'annonce de la fermeture du centre. Parce que les difficultés et la lutte ont rapproché les gens, il y a plus de fraternité... même s'il est difficile de croire qu'on va gagner.

Connaissez vous la bataille du timbre rouge contre le timbre vert ?

Nature morte de notre célèbre Marianne en rouge et en vert...

Pourquoi une entreprise, La Poste, préfère-t-elle vendre son produit le moins cher, le timbre vert, plutôt que son produit le plus cher, le timbre rouge ? C'est inhabituel. La Poste répondra : (avec un peu de chance, une communicante me dira l'argument maison, que j'ai déjà lu: le timbre vert est « écolo »).

En réalité, La Poste, bien que devenue un établissement privé, a une obligation de service public qui lui coûte cher : acheminer le courrier en 24-48h. Si elle arrive à faire renoncer les gens à ce service, en les incitant à acheter le service « moins cher », sans garantie de délai, elle pourra à terme faire disparaître cette obligation. Dans sa nouvelle organisation mécanisée du tri, elle a choisi d'investir dans des établissements immenses, ultra-modernes, un par région, qui lui permettront, encore et toujours, de réduire le personnel. Elle veut fermer les centres de tri intermédiaires, comme celui de Saint-Etienne. Dans ce cas, le courrier serait traité à Lyon. Je fais le chemin d'une lettre qui part du 2 rue de la Franche amitié pour aller 5 place du peuple à Saint-Etienne : ce n'est pas une tournée, ce sont des allers-retour de trajet abstraits, sans une seule rencontre humaine. Passages accélérés, vues d'autoroute, images de neige aujourd'hui ou de soleil

demain... On va au centre de tri à Lyon, on revient ensuite... Pas très écolo en fin de compte. Et aussi, difficile de tenir les mêmes délais, surtout si l'on veut diminuer encore les coûts, par exemple supprimer le travail de nuit dans les centre de tri, qui revient cher.

Des Stéphanois parlent : ils n'y croient pas trop, à la lutte du centre de tri pour le timbre rouge, mais ils sympathisent, c'est un bout d'eux-même qu'il y retrouvent, et même s'ils n'y peuvent rien, ils font le peu qu'ils peuvent : ils l'achètent, le timbre. Saint-Etienne est ainsi passé fièrement du vert au rouge... devenant le seul endroit en France où la vente du timbre rouge remonte.

Campé sur sa chaise devant un grand drapeau rouge FO, Jeannot me raconte le combat actuel. Mais il l'inscrit aussi dans la façon dont il a vu changer l'ambiance de travail, depuis une dizaine d'années, et monter tout doucement une certaine inhumanité ordinaire :



« Notre directrice, ils l'ont fait venir après qu'elle ait fermé le centre d'Issy les Moulineaux. Là-bas ils ont fait grève. Certains se sont même enchaînés aux grilles. Elle a ramené les CRS, engagé des intérimaires et réquisitionné les cadres... Elle nous annonce la fermeture du centre au détour d'une conversation, comme ça ! Et puis une nuit, on se rend compte qu'on déplace des casiers de tri. On apprend par la bande que la direction vient de louer des locaux, c'est là qu'ils vont, les casiers ! La direction est en train de monter un centre de tri parallèle en prévision d'une grève... ». La grève, ils décident alors de ne pas la faire. La Poste, elle essaie de séparer les gens, en les convoquant à des entretiens individuels de reclassement. Le mot d'ordre, suivi aux deux tiers, c'est de les boycotter, de ne pas y aller. Ne pas rentrer dans le jeu, dans un faux dialogue, alors que tout est déjà décidé

d'en haut. De même qu'il refuse le tutoiement ou la promiscuité avec les chefs, Jeannot se méfie de la façon dont l'entreprise voudrait utiliser les syndicats dans une co-gestion de crise : elle leur a par exemple demandé d'annoncer la fermeture du centre aux salariés. Ils ont refusé : c'est à eux de dire leurs saloperies...

Dans la course aux objectifs, Jeannot me décrit des chefferies concurrentes, paniquées, il n'y a plus de règles nationales, que de l'arbitraire et des bricolages aberrants, site par site, pour « y arriver », accomplir le même travail avec de moins en moins de personnel. Même la loi ne tient plus, tellement est prégnante l'obligation de résultat, par tous les moyens. Si on voulait tout traiter, toutes ces folies, tous ces manquements, on passerait son temps à judiciariser le travail... et c'est ce que font, de plus en plus, les syndicats, pour maintenir des digues, pour utiliser cette incompétence, cet affolement des chefs à leur profit, en les faisant condamner.

Sa parole se fait ensuite plus fine, plus complexe, à contre-emploi de son physique de grand gaillard taillé à la hache, massif.. Il pose sur les gens un regard chaleureux, mais un peu mélancolique. Il me parle de la responsabilité de chacun, dans la déshumanisation progressive des rapports de travail.

« Les chefs deviennent fous à cause des objectifs qu'on leur donne ». Ce n'est pas pas un jugement, c'est un constat empreint d'une certaine curiosité humaine, qu'il fait.

Il me raconte : un jour, il entend un échange entre une femme et sa chef dans une travée du centre de tri. Elle lui demande un jour de congé pour l'enterrement de sa filleule, un bébé qui vient de mourir. La chef hésite à le lui accorder, se met en colère, et la tance sèchement : « *tu aurais pas pu prévenir avant !* ». La femme pleure. Il s'approche, parle à la chef, quelques mots juste pour qu'elle se rende compte de l'inhumanité, et de ce qu'elle vient de dire... « *c'est juste une connerie qu'elle a dite, et sans doute l'a-t-elle regrettée... mais autour personne n'a protesté. Juste une rumeur « tu te rends compte la chef elle lui a dit ça, gna gna gna »*. Une rumeur aigre, amère, qui se dit en cachette, dans le dos, ça alimente le désespoir sans s'y opposer... « *Les chefs ils sont fous, mais les gens ils disent rien devant, ils ont peur, tout le temps, et ça aussi c'est dur. Le climat, entre les gens, il est comme ça maintenant.* »

On est dans le tragique, et puis tout à coup on est dans l'absurde, presque dans le rire : Laurent, un syndicaliste CFDT, me parle d'une lettre que lui a montrée un postier désemparé : son chef l'y invite tout à fait clairement à enfreindre le code de la route en roulant à scooter sur les trottoirs, pour gagner du temps dans la tournée. Il prend sur lui de l'y « autoriser » comme si sa parole de chef avait force de loi... C'est une lettre étonnante, plutôt comique, qui met plus en danger le chef que l'employé, mais qui montre la perte des repères.

Pour la communication politique, Jeannot m'a laissée retourner à Christian, à ses stratégies de fédération et à son regard plus calculateur.

Inlassablement, ils interpellent les politiques, juste avant les municipales : tout le monde se prononce contre la fermeture du centre de tri, spécialement l'UMP qui a de bonnes chances de gagner la mairie contre un maire sortant socialiste au bilan pas très apprécié...

Je lui dit mon étonnement qu'il ait encore confiance dans la parole des politiques. Le parti socialiste n'avait-t-il pas appelé à une votation citoyenne il n'y a pas si longtemps pour empêcher la privatisation de La Poste? Et l'UMP, qui ne parle que de réduction des coûts, elle est crédible, sur un dossier pareil? Si, il y croit, me dit-il. J'insiste : pourquoi? La réponse finit par arriver, terriblement franche : il y croit parce qu'il n'a pas le choix. Que faire d'autre? Je lui demande aussi : qui est responsable de ces décisions de l'entreprise? Même si la Poste a été privatisée, elle est toujours détenue à 100% par des capitaux publics... Il le sait bien, il enrage d'ailleurs parce que la Poste, comme toutes les entreprises publiques, distribue de très gros dividendes à l'Etat actionnaire plutôt que d'investir ou d'embaucher... Mais finalement dans son discours tout devient vague. Bruxelles et son ouverture à la concurrence, les politiques, la direction... Au final, ce flou va bien permettre qu'il se passe ici ce qui se passe d'habitude: après les rododromes des élections, le discours de l'impuissance reprendra du service, permettant d'enterrer les promesses. Je lui dis que ça me fait penser très fort à la stèle mortuaire de Florange : ci-gît une promesse non tenue... Il sourit. Son regard dit qu'il sait. Mais qu'il faut quand même jouer la partie.

5 - Gaston le tricoteur

Je suis retournée rue de la Franche amitié. J'ai été faire du tricot. C'est Gaston qui m'a appris comment on fait : avec son chariot, on passe du côté impair au côté pair, et puis on retransverse pour aller au côté impair, on puis on revient côté pair. 9, 10,11,12. Avant, on faisait comme ça. Maintenant, les ordinateurs ont calculé qu'on perd trop de temps. Alors il y a deux facteurs qui font la rue, l'un côté pair, l'autre côté impair. Et on leur a rallongé la tournée. Comme ça on gagne du temps. Mais du coup, le facteur, il connaît plus un quartier en entier, il connaît que des fragments. Gaston est un nostalgique. Il se souvient des mélanges qu'il y avait autrefois à La Poste, quand les gars venaient de tous les coins de France, des dom-toms, ils étaient tout seuls, alors on discutait, on se connaissait, pour se tenir chaud. On faisait des vraies rencontres entre collègues. Et puis aussi, on prenait le temps. Maintenant, il y a un fossé qui s'est creusé entre eux les anciens et les jeunes, les précaires. Ça se mélange pas trop. Pourquoi? Parce que les jeunes, livrer le courrier ou la pizza, pour eux c'est pareil, ils tracent. Il y a le « fini-parti » à la Poste, alors ils foncent pour finir le plus tôt possible, une ou deux heures avant. Ils parlent pas aux gens, ni les usagers, ni les collègues, j'assure et je rentre chez moi. Il a essayé de leur expliquer : s'ils font ça, derrière les chefs ils recalculent les tournées plus serrées, et ils vont encore supprimer des postes, c'est tout. Et ce sera de plus en plus difficile pour eux, les vieux, qui font ça autrement. Mais ils s'en fichent. De

toute façon ils savent qu'ils font ça aujourd'hui, demain ils seront ailleurs. Alors ils en profitent tant qu'ils peuvent, à leur manière. Il y a un vrai fossé de génération.

Je regarde les chiffres de La Poste : 92000 postiers entre 50 et 60 ans. 16 000 entre 20 et 30 ans. Il n'y aura pas de renouvellement de génération chez les facteurs. Il n'y aura pas de transmission. Il n'y en a déjà plus. Je repense à ce que disait la philosophe Cynthia Fleury sur la souffrance au travail : les gens n'ont plus la définition de leur métier. A partir de laquelle ils pourraient défendre la(les) valeurs de leur travail. A la forte figure du facteur, véritable figure mythologique du Service public, auquel en campagne, quand on tuait le cochon, on réservait une assiette, avec le curé et l'instituteur, il y a une béance, un vide. Et le jeune qui travaille là « bouche les trous », sans jamais pouvoir véritablement incarner cette figure. Parce qu'il reste trop peu de temps : quoi qu'il fasse, il sera viré au bout de 7CDD. Parce qu'on lui dit de ne pas s'arrêter en route. Parce qu'il ne se souvient de personne et que personne ne se souvient de lui.

Le métier de facteur est programmé pour disparaître, se diluer dans un ensemble de métiers de livraison diverses.

6- Stratégies d'entreprise : Le beurre et l'argent du beurre. Petit inventaire des définitions du facteur et des produits de première nécessité.

Des natures mortes d'objets, comme un inventaire à la Prévert, ou une énigme, comme on en avait dans nos cahiers de jeu d'enfants : « peux-tu me dire quel est le point commun entre ces objets ? » une bouteille de lait, des médicaments, un compteur de gaz, des photos d'incendie, une lettre que l'on donne à affranchir et à poster... ?

Ce n'est pas un enfant mais un cadre dirigeant de la Poste qui peut y répondre, et il le fera avec enthousiasme.

La Poste a eu une révélation : personne d'autre que le facteur ne passe six jours sur sept au domicile des gens. Ils ont donc inventé « facteo », un smartphone qui permettrait au facteur d'accomplir les tâches les plus diverses sur sa tournée : prendre des photos des nids de poule au profit de la DDE, faire des constats pour les assurances, fermer ou ouvrir des compteurs de gaz, porter des médicaments. Le facteur à l'ancienne, il rendait un certain nombre de ces services avant, mais c'était gratuit... Il faut rentabiliser et développer cela.

Je sors un livre « Facteur de France » pour le montrer à ce haut dirigeant. Bien sûr il le connaît, lui, le livre, alors je vous le résume rapidement : il s'agit d'une luxueuse publication de La Poste que l'entreprise a envoyée à tous ses facteurs : deux tomes épais qui chacun nous montrent les visages

et retransmettent la parole de facteurs de toutes les régions de France. Des visages souriants, des histoires bouleversantes. Je le feuillette : il y a le facteur qui, en voyant une femme à qui il vient de remettre le courrier, la trouve « pas comme d'habitude ». Il la suit : bingo, elle va se jeter dans le lac. Il a son brevet de secouriste, alors il va la sauver, comme ça, ça lui paraît tout naturel, à lui... et puis quand il l'a sortie de l'eau, après il reprend sa tournée. Normal, quoi. Il y a aussi cette femme, qui raconte sa tournée un jour qu'elle avait toutes les lettres de licenciement de Moulinex dans sa sacoche à distribuer. Tous ces gens, elle les connaissait. Le ventre noué. L'envie de pleurer. Comment elle a réussi à toute la faire, sa tournée, elle ne sait même plus, tellement c'était dur.

Il y a de beaux témoignages, il y a de beaux visages, là-dedans. De vrais postiers et de vraies histoires. J'ai même reconnu Serge, le facteur qui venait porter le courrier à ma mère au village en Corse. C'est plus, ou autre chose que de la com d'entreprise.

La préface, du sociologue Jean-Paul Kaufman, est belle aussi. Un vrai plaidoyer que je lis au cadre dirigeant, en entier.

« Certains métiers n'ont pas la côte. Plaignons les politiciens, les huissiers, les agents immobiliers et même les journalistes, car leur image est au plus bas. D'autres, au contraire résistent au vent de la critique, serrés bien au chaud dans le cœur des Français. Dans un monde déboussolé et égoïste, le pompier, le boulanger et le facteur restent les icônes positives qui nous rassemblent. Nous sortons de la société du destin, où l'avenir était écrit. Mille vies semblent pouvoir désormais s'offrir à nous. En réalité il est bien difficile de pouvoir réaliser ses rêves. Alors chaque matin la boîte aux lettres est remplie de magie et porte des espoirs fous. Argent, amour, tout, on ne sait quoi, peut nous surprendre et nous ravir. Dans le village d'autrefois, chacun connaissait chacun, le lien social était une institution obligatoire. Aujourd'hui, il prend la forme d'un réseau souple. Le problème est qu'il y a des trous dans le filet.. Ce sont les plus pauvres, les plus âgés, les plus malades, qui tombent hélas dans ces trous, seuls au monde alors que ce serait ceux qui auraient besoin d'être le plus entourés. Heureusement, le facteur sait beaucoup de choses et reste attentif. Discret quand il le faut, il sent quand il doit aller au-delà du strict exercice professionnel de son métier. Le facteur en certaines occasions devient travailleur social, surveillant médical, psychologue, dépanneur à domicile. Pas toujours, bien sûr, et pas très souvent. Mais ce n'est pas le nombre qui compte, c'est l'intensité que cela laisse dans les souvenirs. Le facteur ne se contente pas de distribuer le courrier. Il soigne les bobos de la société d'aujourd'hui. **S'il n'existait pas, il faudrait l'inventer.** »

Et puis le petit mot du président de La Poste Jean-Paul Bailly : « *merci aux 51 facteurs de cet ouvrage, qui comme 100 000 facteurs partout en France, incarnent chaque matin en France les valeurs de La Poste et du Service Public.* »

Sans doute en pense-t-il beaucoup de bien, ce haut responsable, de ce livre, comme il en penserait du reportage de Claire Chazal. Je lui demande ensuite s'il connaît les temps attribués par La Poste pour l'accomplissement des tâches du facteur, par exemple le colis: 9 secondes pour le tri, 30 secondes pour la remise du paquet au client. Je lui demande aussi s'il sait que les nouvelles normes de boîtes aux lettres sont faites pour que, en campagne, le facteur puisse glisser le courrier par sa vitre baissée sans quitter son véhicule, et à la jonction des chemins privés sur la route

principale, loin des habitations... il y a peu de chance pour que le facteur rencontre un jour son «usager». Je lui demande peut-être aussi, s'il connaît le BRASMA. « Bonjour-regard-accueil-sourire-merci-au-revoir », le protocole d'accueil imposé à tous les guichetiers de La Poste. Je ne pense pas qu'il soit capable de pratiquer le Brasma. Si je lui demande de le faire, je pense qu'il refusera, par simple décence. Parce que, moi, j'ai essayé, et j'ai demandé à des amis : j'ai vu une bande de fou-furieux mâtinés d'imbéciles. Ça fait peur. Le sourire obligatoire, c'est quelque chose de terrifiant. La factrice qui distribue les lettres de licenciement de Moulinex, elle est humaine, elle est fraternelle parce qu'elle pleure. Parce qu'elle a, encore, le droit de pleurer en travaillant...

A force de questions et d'échanges sans complaisance, mais sans agressivité, juste un peu décalés, j'espère entrevoir un peu du vrai visage de ce responsable de La Poste. J'espère arriver à un peu de mise à nu. Juste un regard, peut-être, juste un moment de suspend dans le discours tout fait. Juste un silence...

« Ce qu'il attend quand il rend ces services, le facteur, c'est bien les étrennes au moment du calendrier... » Le cadre de proximité dans son bureau qui vient de me faire cette révélation, il ne veut pas en entendre parler, du facteur qui achète la baguette pour la mamie. C'est son problème, il doit faire ça sur ses heures de temps libre... Détournement des clients à son profit... Je regarde mon calendrier des postes d'un œil nouveau : c'est lui, l'agent de la corruption du fonctionnaire... Il tranche dans le vif : pour s'occuper des vieux, il y a des gens très bien pour ça, maintenant, qu'il n'y avait pas avant, des auxiliaires de vies. Ses parents ont ça. Des professionnelles. Le facteur, c'est le courrier, point. Le facteur à l'ancienne, son imagerie, ça l'agace. Maintenant, en campagne, les tournées sont tellement lourdes qu'on ne peut plus se permettre ces fantaisies. On est arrivés à l'os. Plus que cela, il n'ose imaginer le demander à ses facteurs: ils risquent des accidents, des problèmes de santé, surtout que c'est, pour beaucoup, des pas tout jeunes... Dans son bureau, on lui demande de supprimer encore des postes. Il ne sait pas comment il va faire. Ce qu'il pense, c'est que le courrier et le métier qui va avec va disparaître, tout simplement. Il le voit bien, chez les jeunes, son fils par exemple, il n'en reçoit, plus du tout de courrier...

Je me rend compte que ce discours cru, très « patron-patron » est plus empathique, et défend plus le facteur que la communication de la Poste qui veut le beurre et l'argent du beurre, le facteur minuté et le facteur dévoué. Est-ce que c'est le courrier qui va disparaître, est-ce que ce sont les jeunes qui n'arrivent pas à apparaître dans l'espace public, et vivent dans un espace virtuel ? Le métier de facteur ne sera pas transmis, mais il s'agit de bien plus encore : cette rupture de transmission entre de vieux facteurs et de jeunes précaires exclus de tout « vrai » métier nous raconte un état de notre société. Nous sommes hantés par des figures nostalgiques du facteur qui ne vivent plus que dans l'imaginaire, dans les films. Nous voilant une disparition effective et grave qui a lieu dans bien des domaines de la vie au travail : celle d'un lien, d'une transmission qui donnent toute sa dimension au temps humain, comme temps de la vie, de la succession des générations... au profit de l'irréalité d'un éternel présent.

Il y a deux objets que j'ai oubliés, dans tout ce bric à brac, c'est le calendrier des Postes et le téléphone. Cette année, en 2014, j'ai un calendrier avec des fruits d'un côté sur une table de jardin, de l'autre c'est des légumes d'automne dans une brouette...



7 – Nicolas, Amazon et les drones : éloge du secret

La Poste a décidé de lancer une offre de téléphonie mobile. Je suis à la fédération Sud, et je montre l'objet à Nicolas, délégué fédéral. Ça le fait rigoler. Il se souvient comme moi de tous ces discours des années 90 sur la nécessité impérieuse de séparer le téléphone du courrier en démantelant les PTT. Mais sans doute le téléphone est-il un objet qui, comme les saisons, comme le calendrier des Postes, apparaît, disparaît puis réapparaît cycliquement. Et sans doute est-on censés vivre au présent, oublier aujourd'hui ce qui a été dit hier, oublier les jours de novembre que le soleil existe, et les jours de juillet que la neige reviendra. Sans doute ne doit-on pas avoir plus de mémoire que ceux qui président à nos destinées...

Je l'écoute. Pour lui, la richesse, l'identité de la Poste que les dirigeants auraient dû savoir mettre en valeur à l'ère numérique, ce n'était ni le courrier en soi, ni le personnage un peu sauveur-à-tout-faire autour duquel l'entreprise communique. Pour lui, La Poste, c'était un serment. C'était un secret. C'était le « tiers de confiance ». L'agent assermenté qui remet la lettre est tenu à la confidentialité, autant qu'un médecin. Ouvrir une lettre de la part d'un facteur est passible de sanctions très graves. Si la Poste avait su valoriser cette confiance comme son identité première, elle aurait pu prendre un rôle dans l'expansion numérique. Il me parle d'Amazon : qu'est-ce que cette entreprise, plate-forme de distribution d'achats, a fait que La Poste n'aurait pas pu faire en mieux ? En jouant ce rôle de garant de la confidentialité, elle avait un atout que le privé n'aura jamais.

Je me souviens de ce que j'ai lu récemment de la part de spécialistes de la confidentialité

numérique : pour garder ses échanges secrets, même si on est un crack en informatique, le mieux est encore de fermer son ordinateur : car rien n'est plus discret finalement que la bonne vieille lettre, plus difficile à ouvrir qu'un courriel...

Mais le « Groupe La Poste » ne rêve pas à la valeur des secrets, de l'intime.

Les informations en ce début décembre 2013. Avec l'approche de Noël, le colis cadeau est un marronnier des informations télévisées, avec ce suspense toujours insoutenable : comment le père Noël va-t-il faire pour livrer les cadeaux à temps ? Cette année le patron d'Amazon a une annonce pour nous, qui renouvelle le sujet : bientôt, d'ici quatre à cinq ans, ses colis seront livrés par drone. L'info est reprise partout avec enthousiasme. Cela me rappelle quelque chose... Un article sur le site de La Poste : « L'Auvergne a été choisie comme territoire d'expérimentation pour un centre de livraison du courrier par drone » : les engins se jouent des reliefs hostiles et des neiges et balancent le colis au papi isolé...

En avril, ne te découvre pas d'un fil, et le premier, surveille les poissons. Voyage dans le temps, je remonte les saisons : traversée en accéléré de paysages d'automne, d'été, de printemps... C'était une annonce saisonnière comme un cadeau de Noël, mais avec un parfum de bourgeons fraîchement éclos...

Calendrier de la Poste en main, je retrouve la date de l'article: c'était bien un poisson-canular concocté par la Poste sur son site de l'an dernier pour le premier avril...

Mais les Américains n'ont pas peur du ridicule, l'avenir ne les fait pas rire, ils osent tout. Et comme ils sont sérieux comme des papes, ils n'avoueront pas qu'ils ont juste fait « le buzz », et que leur annonce est pour l'instant un simple rêve futuriste... un rêve de gosse amoureux d'exploits techniques et de machines. Où le temps du désir n'existe presque plus : à peine a-t-on le temps de l'éprouver, qu'il est déjà réalisé, aux yeux de tous, dans le triomphe mortel du Temps enfin vaincu.

On voit des extraits de « Jour de fête » de Tati : François, le facteur qu'incarne le cinéaste, regarde sur la place de son village un film documentaire bluffant sur « la tournée des facteurs en Amérique »: des gars musclés sautent en parachute ou foncent à moto dans le feu pour porter le courrier, toujours plus vite, toujours plus loin... Alors François tente de faire sa tournée « à l'américaine », dans une parodie d'efficacité.

A la fin, il tombe dans l'eau, renonce à la tournée américaine et vient donner un coup de main à des paysans qui sont en train de rentrer les foin. Parce que la vraie urgence, c'est celle-là. Une vieille le regarde et commente. « Ces Américains... la vitesse... t'en fais pas François. c'est toujours pas eux qui feront venir le soleil et pousser les récoltes plus vite, non ? »



8 - Pauline

Un monsieur d'un certain âge me montre des photos de facteurs du début du siècle. Il est en retraite, c'est un féru d'histoire locale auvergnate. Ils accomplissaient des tournées très dures. Des 40 km à pied, 6 jours sur 7, par tous les temps. Par rapport à ce temps-là, le travail de facteur, il est quand même plus facile ! Est-ce qu'on n'est pas devenus un peu plaintifs, dans notre monde ? Avant, les gens étaient durs au travail.

Je regarde les deux compte rendus du CHSCT sur le suicide de Pauline Freychet, une jeune fille de 21 ans.

Ils parlent des mêmes faits. Le premier a eu lieu juste après l'événement, dans l'émotion. La tension y est palpable entre les syndicats et la direction, qui a refusé de signer le PV.

Il y a un récit, celui de la dernière tournée de Pauline. On y lit que la tournée 24 était à découvert, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas été assurée depuis trois jours et que la charge de travail était de

mille plis au lieu de 500. C'était, chacun le reconnaît, une tournée longue et difficile, 80 km en campagne, dans la neige. 5 CDD s'y étaient essayés, et n'avaient pas réussi à assurer le travail. La dernière précaire sur le poste s'était fait mettre en arrêt maladie. Pauline la connaissait la 24 pour l'avoir faite lors d'un précédent CDD, mais c'était l'été, et c'était bien différent.

La chef lui avait dit de ne pas dépasser 17h, la tombée du jour, et c'est ce qu'elle avait fait, en dépassement de quatre heures. Elle était revenue au centre, puis rentrée chez elle mais elle n'avait pas dormi de la nuit. Arrivée une heure avant sa prise de service, à 6h30, pour évaluer le courrier qui l'attendait et sa charge de travail, elle avait fondu en larmes en disant qu'elle avait peur de « ne pas y arriver ». Sa supérieure l'avait reçue puis renvoyée chez elle. A 8h30, ses parents l'avaient découverte, pendue.

Le second compte-rendu a été fait six mois plus tard, à distance, après audition de témoins et enquête. Il a été discuté lors d'une réunion.

Un mail de Pascale, la déléguée CGT du Puy :

« Je n'avais pas envie de parler du CHSCT de Monistrol sur Loire tellement cela s'est mal passé, de mon point de vue.

La Poste a visiblement piloté et phagocyté l'enquête et ses membres. Une horreur.

Après le CHSCT, tout ce beau monde est allé manger ensemble, entre copains, sauf moi, bien entendu. La connivence, ce n'est pas ma tasse de thé. Cette connivence a été voulue et organisée par la Poste tout au long de ses mois de "travail commun" et se traduisait visiblement par des tutoiements et l'usage des prénoms, (sauf pour moi, bien sur). C'est une tactique classique "l'interlocuteur privilégié" pour neutraliser les syndicalistes. Et ça a bien marché à Monistrol. Je m'y attendais, Mais tout de même, pas à ce point. »

Je regarde le second compte-rendu : Le précaire qui remplace Pauline y dit que la tournée n'est pas si difficile. On y révèle les difficultés personnelles de Pauline, qui venait d'arrêter ses études d'architecture et était dans le doute sur son avenir. Tout le monde dédramatise: précaires, facteurs représentants des syndicats... gommant toutes les fautes et les responsabilités des uns et des autres pour conclure, en accord avec la direction, à « l'absence de tout lien entre son suicide et ses conditions de travail ». On y préconise de « créer un vivier de CDD formés dans lequel piocher ». Un confort pour la direction ? Un confort pour les facteurs titulaires auxquels on demandera un travail moins difficile ? Pour que sur ces étranges créatures marines si peu semblables à eux, les humains en CDI, repose la violence des ajustements d'entreprise...

Peut-être l'historien local a-t-il en partie raison : Les facteurs d'autrefois accomplissaient des tâches bien plus dure qu'aujourd'hui. Mais, face à la violence des éléments, l'âpreté du travail et de la nature, ils se sentaient des humains reliés aux autres. Cette humanité-là, élémentaire autant

qu'essentielle, nous maintient plus sûrement en vie que tous les discours compassionnels, parfois ambigus, sur la « souffrance au travail » ou la « prévention du stress ». C'est elle qui manque.

Je repense à mon premier entretien avec Pascale : lorsqu'elle avait appris le suicide de Pauline, c'était sa jeunesse qui l'avait violemment saisie ; ça lui faisait penser à ses enfants. C'était aussi le fait que la plupart des facteurs du centre de tri lui disaient qu'ils ne la connaissaient pas, qu'ils ne voyaient pas son visage. Elle m'avait dit : « Pauline était un fantôme social avant d'être un fantôme tout court ».

Je suis retournée voir Jeannot, au centre de tri de Saint-Etienne. Il ne connaissait pas Pauline mais pour lui elle n'était pas un fantôme, elle lui avait laissé une trace durable. Il m'a raconté qu'il est venu juste après le suicide à Monistrol et a assisté à une réunion où les gens en pleurs, sous le choc de l'événement, avaient vidé leur sac. Quelqu'un avait dit que ce jour là, elle était restée « enterrée dans la neige » et qu'appelant à l'aide, on lui avait seulement répondu « tu as une pelle, débrouille-toi ». La façon dont Pauline avait été traitée les renvoyait à l'inhumanité ordinaire de leur vie en centre de tri : celle qu'ils subissaient, et aussi celle qu'ils pratiquaient. Aucune entraide. Jeannot, me racontant cela, était indigné mais aussi fatigué de ce chacun pour soi qui a gagné tout le monde à la Poste, comme un chancre... Et puis son dégoût avait augmenté et pris une dimension plus politique lorsqu'il n'avait rien retrouvé de tout cela dans le lisse compte-rendu du CHSCT. « Qu'est-ce qu'il a foutu, le délégué FO ? »

A Sainte Sigolène, le village de Pauline, le curé me récite le texte qu'il a dit pour la messe d'enterrement. L'église est immense pour le petit village. La raison du suicide ? Apparemment c'était l'épuisement au travail. D'après la presse. Je suis stupéfaite : comme moi, c'est par la presse qu'il sait quelque chose de ce qui est arrivé à Pauline ! Je lui demande si l'Eglise a quelque chose à dire sur le culte de l'argent, la productivité, la déshumanisation du monde du travail. Il me dit en tant qu'homme oui. Je sens ses convictions et il les exprime, assez bien, avec une belle voix d'homme du pays, posée, un peu rugueuse. Mais en tant qu'homme d'Eglise non, il ne parlera pas. C'est compliqué avec les Evêques.

Pauline, il a parlé d'elle, mais en réalité il ne voit pas bien qui c'était, il ne revoit pas son visage. Il connaît un peu la mère, le père pas du tout... Il hésite puis me confie quand même que la mère, le jour du Jeudi Saint, est venue demander pardon... au nom de sa fille pour le suicide qu'elle avait commis. Il est resté choqué. Le suicide comme péché, ce n'est pas l'église qu'il aime, qu'il connaît. Le suicide est une détresse. Qui est responsable, qui est coupable d'un tel acte ?

Devant cette détresse, me dit-il, on est un homme comme les autres, on ne sait pas quoi dire aux proches. Parfois le silence est le mieux qu'on puisse faire. Mais là, il a piqué une colère avec la mère. Pauline, même s'il ne la connaît, pas, il pense qu'elle est plus une victime qu'une coupable.

Sa cousine germaine, que j'ai au téléphone, me répond avec hostilité que la Poste n'a jamais harcelé Pauline, que Pauline était une étudiante un peu perdue qui avait arrêté ses études d'architecture, voulait faire un voyage autour du monde, se demandait ce qu'elle allait devenir... ça l'énerve, ces médias qui viennent fouiner là, elle ne le dit pas mais je le sens très fort. C'est une affaire entre eux, la famille. On n'en parle pas aux étrangers. Alors j'appelle l'école d'architecture.

Le service de la vie scolaire refuse de contacter des enseignants pour parler d'elle et me renvoie immédiatement au service de la com. Et, à la com, personne ne veut me répondre. Elle n'a pas gagné un prix d'architecture, elle s'est suicidée, c'est une mauvaise publicité.

Chacun est responsable de lui-même et Pauline est le sujet de son acte, auquel elle a laissé tout son mystère. Mais, autour d'elle, il y a cette violence sourde: son acte, obscène, scandaleux, dérange tellement qu'il a effacé sa personne. Et l'on voudrait, très vite, les oublier, elle et lui.

Que ceux qui n'oublient pas se souviennent de leur vingt ans, de ce moment difficile où l'on quitte la famille et où l'on va vers le monde, vers la société, en se demandant ce que l'on vaut. Où chaque doute, chaque échec est une blessure, exagérée, comme une mise à l'épreuve ratée. Où, à l'inverse, chaque parole d'encouragement ou d'estime adulte redonne foi en soi-même et en l'avenir, comme une plante que l'on arrose. Pauline n'est pas un bon dossier pour une mise en accusation de la Poste. Dans les 200 suicides, il y en a de meilleurs. De son échec à accomplir la Tournée, un travail pour lequel elle était plus que qualifiée, probablement s'en est-elle voulu d'abord à elle-même. Peut-être, à force d'enquête, d'autres paroles surgiront-elles sur qui elle était, lui redonnant, un instant vie. Mais ce qui est certain, c'est qu'il y a une deuxième mort de Pauline, ce meurtre symbolique par le silence que j'ai découvert en m'efforçant d'arracher des paroles sur elle...

Peut-être le film racontera-t-il le surgissement du scandale qu'est cette mort dans l'espace public, ou au contraire sa silenciation efficace, radicale, je ne le sais pas encore. Probablement la tension entre les deux, dans un équilibre que je ne peux pas prévoir. Car restent encore à venir, par exemple, les conclusions de l'inspection du travail. Et puis Pascale m'a parlé d'un nouveau délégué syndical au centre de Monistrol, un jeune homme rieur qui n'a pas froid aux yeux. Peut-être m'aidera-t-il à faire surgir une parole là-bas...

Comme le facteur, le Temps documentaire du film a dans sa besace la surprise des lettres de bonne et de mauvaise nouvelle. Les avis de décès mais aussi les faire-part de naissance. De cette naissance à soi-même, fut-elle tardive, que l'on accomplit lorsque l'on trouve la force, par un mot, de s'opposer à la violence sociale.

Peut-être les nouveaux instruments de lutte maniés par les syndicats, expertise indépendante contre expertise patronale sur la viabilité économique du projet, auront-ils réussi à contrer provisoirement la fermeture du centre de tri de Saint-Etienne ? Peut-être le scandale des suicides à la Poste aura-t-il éclaté et envahi l'espace public... Nicolas, le délégué fédéral de Sud, m'a dit envisager une mise en accusation judiciaire collective des responsables de la Poste et des politiques de tutelle, comme dans l'affaire du sang contaminé... Peut-être sera-t-il passé spectaculairement à l'acte, bousculant ce qu'on appelle « l'agenda médiatique »... ?



Des giboulées de printemps, il y en a dans les paysages d'Auvergne, elles auront bientôt emporté les résultats des élections municipales à Saint-Etienne. Sans doute la plupart des postier y auront-ils de guerre lasse négocié leur reclassement individuel, bricolé des fins de carrière désabusées et des retraites anticipées.

Il y aura eu l'été des moissons, et peut-être serai-je retournée voir Mireille pour l'accompagner lorsqu'elle donne un coup de main à Jean dans sa récolte. Peut-être aurai-je croisé une factrice ou un facteur heureux de vivre, et de faire sa tournée dans le soleil.



Je rentrerai dans une ferme. Une femme me recevra, interrogative. Est-ce qu'elle peut me parler de son facteur ? Elle me répondra, un peu hésitante. Il y a eu une jeune femme, une brune avec des lunettes. On l'a vue et puis on ne l'a plus vue. Et puis une blonde pendant un mois. Et maintenant un autre jeune. Il y a dix ans, il y avait un facteur qu'on connaissait, il est parti en retraite du côté de Bordeaux.»

Je lui dirai que Pauline, une jeune fille de 21 ans, qui faisait sa tournée ici, un peu en été et puis de nouveau en hiver, s'est suicidée. Elle restera saisie « c'est peut-être elle, la brune à lunettes ! Elle était gentille ». Est-ce que j'ai une photo ? Je n'aurai pas de photo.



Je n'aurai que les images, douces et désuètes, de ces « facteurs de France » de notre enfance, Tati, Bourvil. Moustaki chantant « le facteur est mort, il avait 18 ans », pour dire la fin de l'amour et de ses lettres. Toutes ces bouilles, dont la présence rayonnante nous tient encore, le temps d'une séquence, tous ensemble réunis. Tous ceux qui, dans notre mémoire, survivent à Pauline. Et viennent chanter dans son silence.

